

# Récits du CŒUR

Carnets de migration à Montréal





# Récits du CŒUR

Carnets de migration à Montréal

## Avant-propos

Montréal, terre d'immigrants qui a vu son sol foulé par des gens de toutes provenances au fil des jours, des ans, des siècles. Encore aujourd'hui, les nouveaux arrivants viennent enrichir la réalité montréalaise et lui donner ce visage unique, en constante transformation.

Il est possible de se poser en observateur pour apprécier cette réalité. Mais il est aussi possible de s'y plonger pour découvrir un monde d'émotions et de parcours de vie qui se croisent et s'entremêlent, qui nous transforment aussi. Qui êtes-vous lorsque vous déposez bagage? Et qui devenez-vous après un mois, un an, dix ans? Quels sont vos joies, vos peines, vos craintes, vos souhaits?

Été 2017, une première rencontre entre la bibliothèque d'Ahuntsic et les organismes Concertation-Femme et le Carrefour d'aide aux nouveaux arrivants (CANA) permet de préciser le souhait de donner la parole aux nouveaux arrivants et aux immigrants. Nous désirions, à travers des ateliers d'écriture,

nous mettre à l'écoute, entendre leurs voix, faire leur connaissance, partager leur univers dans toute sa profondeur.

Ces femmes et ces hommes ont un riche vécu. Chacune et chacun vivent actuellement une expérience forte et déterminante dans son parcours. Tout migrant en sait long. Mais nous n'avons pas tous dû fuir notre pays, tenter notre chance ailleurs, perdre nos repères, repartir à zéro, apprendre une langue, plonger dans une autre culture, survivre pour arriver à vivre et à sourire de nouveau.

Nathalie Rafei, intervenante au CANA, l'un des partenaires de ce projet, a vécu l'expérience de l'intérieur en participant aux trois rencontres de l'atelier d'écriture. Elle livre son témoignage :

*«J'ai douze ans d'expérience de travail auprès de l'humain : femmes incarcérées, jeunes, personnes ayant des déficiences intellectuelles ou handicaps physiques. Depuis le début de*

*la guerre en Syrie en 2011, j'ai concentré mon attention sur la cause des personnes réfugiées. J'ai immigré au Canada en 2016, et j'ai gardé ma passion d'accompagner ces personnes souvent oubliées. J'ai eu la chance de faire partie de ce projet, ce qui a suscité en moi de nombreux questionnements. Qui souhaitera y participer? Est-ce que les gens pourront s'exprimer? Quels seront les résultats?*

*Première rencontre : les participants sont à l'écoute. J'ai peur. Est-ce qu'ils arriveront à écrire, est-ce que ça les intéresse? Une participation timide de quelques-uns, pas trop de questions. Tout de même, je décèle une curiosité dans leurs yeux, tout en regardant l'écrivaine qui anime l'atelier et qui nous fait voyager dans différentes parties du monde : Haïti, Syrie, Palestine, Portugal, Dubaï...*

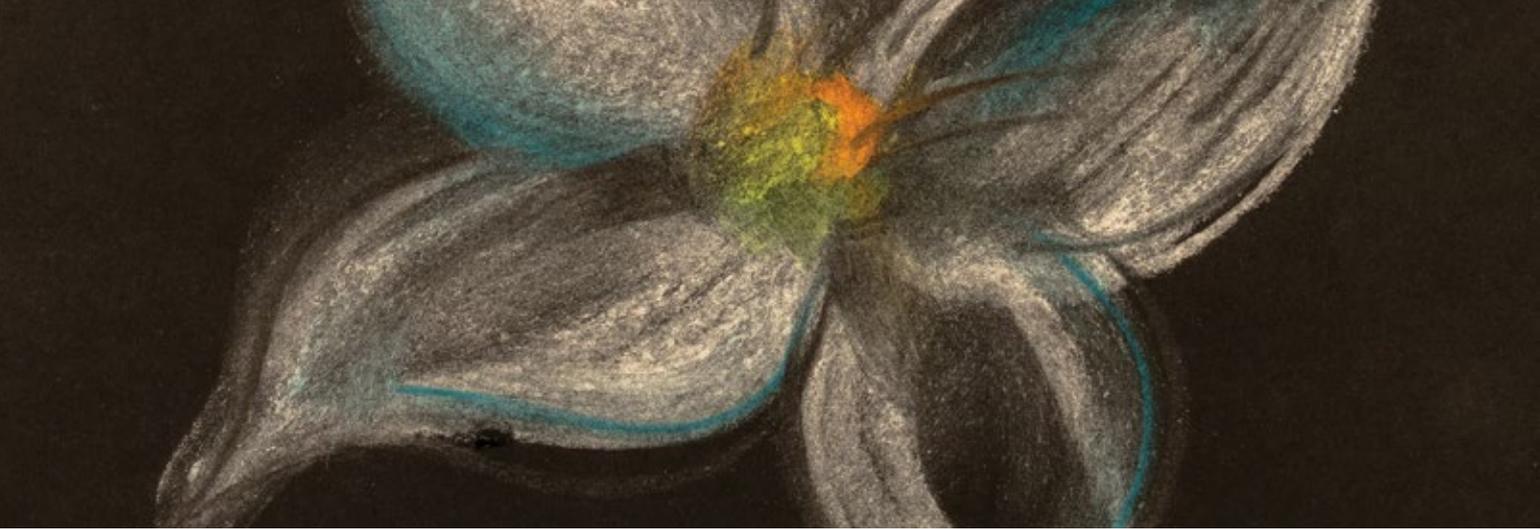
*Deuxième rencontre : les participants sont inspirés, les visages plus souriants, plus curieux. J'entends une voix de plus en plus*

*assurée et confiante. Chacun a des proches qu'il aime, une terre d'origine laissée derrière soi, un trajet parcouru, des souhaits...*

*Troisième rencontre : les textes sont là, écrits avec passion, avec des mots qui sortent du cœur.*

*Cet atelier fut une thérapie, un espace qui nous ramène à notre humanité. À nous-mêmes. Un espace où l'on a pu faire face à nos pensées, nos ressentis et mettre en valeur des idées qui nous habitent sans avoir eu la chance auparavant de les partager. »*

Avec ces récits, textes, dessins, images, la bibliothèque d'Ahuntsic et ses collaborateurs, le Carrefour d'aide aux nouveaux arrivants et Concertation-Femme souhaitent vous transporter, vous émouvoir, pour mieux comprendre et accueillir cette belle diversité, ses défis et sa richesse.



## Rouza Almasri

---

Je m'appelle Rouza, comme la rose, ou le rosaire. Je suis beaucoup de choses. Je porte plusieurs chapeaux, car j'ai vécu bien plus qu'une vie. Femme, Syrienne, épouse, mère, grand-mère. Quatre enfants et cinq petits-enfants! Je suis tant de choses...

Damasquine, fière d'appartenir à la plus vieille ville de l'histoire. Croyante, émue de lire le nom de ma ville de naissance dans l'Évangile. Enseignante, scientifique, écrivaine, survivante.

J'habitais à Bloudan, à quarante-cinq minutes de Damas, village patrimonial qui attire les touristes et les visiteurs. Ils viennent par milliers déguster les fruits, surtout les pommes, profiter de l'air pur durant l'été et des bons restaurants. Je connaissais la neige avant d'arriver à Montréal, car il neige

beaucoup en hiver à Bloudan.

C'est ma mère qui nous a élevés, mes frères, mes sœurs et moi. J'avais à peine trois ans quand mon père est mort. Mon frère Fouad n'était même pas né, ma mère le couvait encore, bébé de six mois dans son ventre.

**J'aime beaucoup le nom de mon frère, Fouad, parce que c'est aussi le nom de mon père et celui de mon mari. Fouad signifie « cœur » en arabe, le saviez-vous?**

Enfant, je cousais des vêtements pour mes poupées. Ensuite, je me suis mise à coudre des vêtements pour tous les membres de ma famille et bien plus tard, devenue moi-même

une maman, j'ai cousu la robe de mariée de ma fille. Je vous le dis, je suis beaucoup de choses!

Mariée à dix-neuf ans, j'ai persévéré et j'ai obtenu un diplôme en sciences en 1980. Dans mon pays, j'étais professeure de sciences. Par la suite, directrice. Quel bonheur d'être entourée de ma famille et de mes amies, de me coconner dans notre grande maison, nichée au cœur d'un jardin tapissé de rosiers de Damas et de jasmin!

C'est peut-être toute cette beauté qui m'a poussée, dès 2005, vers l'écriture. J'ai publié trois livres religieux. Soudain, 2009. Année noire. Diagnostic de cancer. La souffrance, la douleur, les larmes, tant de larmes... Au bout de deux ans, le Bon Dieu m'a délivrée, il m'a guérie et m'a retournée à ma famille. J'en suis si reconnaissante...

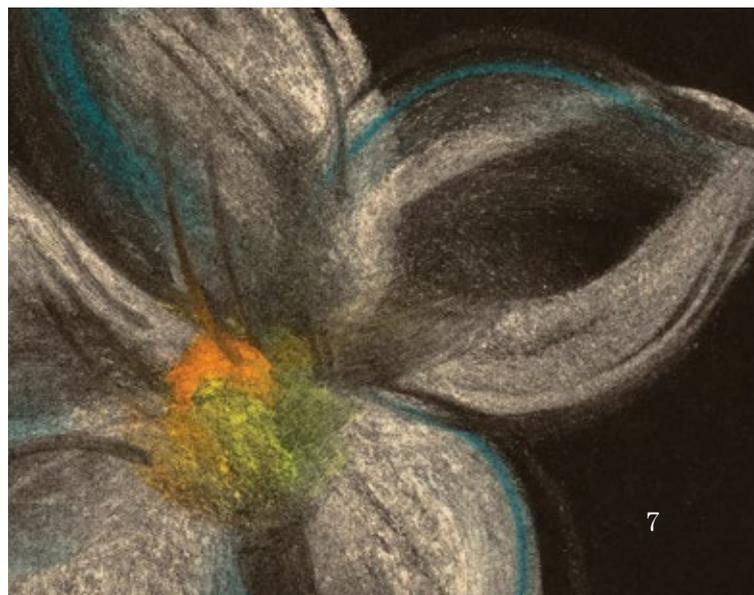
Le bonheur a été de courte durée. En 2011, la guerre a éclaté. Dès lors, on n'entendait plus que de mauvaises nouvelles. Notre voiture, volée. Les maisons de trois de mes enfants, occupées.

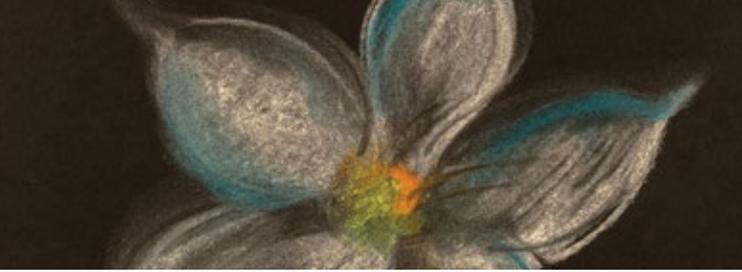
**La Syrie nous a tout donné et la guerre a tout ravi, même le rire des enfants.**

Plus de sécurité, plus de paix. Le danger s'est infiltré dans notre quotidien comme une maladie.

L'un après l'autre, la guerre nous a chassés. Mes enfants ont dû quitter le pays. À mon tour, j'ai dû faire mes valises. Au revoir au pays le plus cher, au revoir à ma mère, à notre maison, au jardin, au jasmin. J'ai fermé la porte tout en me promettant de revenir.

Je vis à Montréal avec mon mari depuis quatre ans. Les couleurs méditerranéennes ont cédé le pas au vert vif du gazon et des arbres de Montréal. Tout le monde est gentil, magnifique. Il reste que chaque matin, me reviennent ces moments précieux avec ma mère lorsque nous savourions le café à l'aube dans le jardin. Me manquent le souffle délicat du jasmin, le pétilllement des pommes juteuses de notre région dans ma bouche, les voix des vendeurs dans les rues et le chant des oiseaux. J'ai la nostalgie des paysages de mon pays :





## Gnaneswary Suppiah

---

Qu'est-ce que vivre dans un pays en guerre?

J'ai quitté mon Sri Lanka natal en 1997,  
à cause de la guerre.

Ma ville est entourée de la mer. Partout y  
flotte l'odeur marine du sel et du poisson.  
Partout résonnent la musique et le rythme  
des trois langues qu'on y parle : le tamoul,  
l'anglais et le cingalais.

le mont Qassioun, la rivière Barada et le  
marché Hamidiya... Des souvenirs qui font  
battre mon cœur.

**Mes amies, puis-je vous dire  
la vérité? J'aime beaucoup le  
Canada. Il m'a redonné la paix  
et la sécurité. M'en voudriez-  
vous si je n'arrivais pas à  
oublier mon pays?**

Je ne le pourrai pas, pardonnez-moi. Dès  
que j'entends le mot «Syrie», mon âme  
rebondit. La nuit tombée à Montréal, le  
sommeil m'emporte et je suis chez moi, là-  
bas. Je m'y sens si bien, que j'appréhende  
parfois le réveil.

Quand ma Syrie souffre, mon cœur souffre  
puisque c'est dans mon cœur que vit la  
Syrie. Je me dis et redis alors : chaque enfant  
venu au monde apporte un nouvel espoir.  
Je retourne à la prière, m'enveloppe de l'air  
sucré de Damas. Du matin au soir, je prie  
pour la fin de la guerre, pour la paix et pour  
l'amour. Je t'aime, Canada, je t'adore, Syrie.  
Je t'écrirai désormais en français.



**Les gens pensent que les pays en guerre ont toujours été ainsi, qu'on n'y ressentait jamais le bonheur. Ce n'est pas vrai. J'étais très heureuse dans mon pays. Pas moins de trois fois par semaine, j'allais à la mer avec mes parents et mes amis.**

Combien d'heures passées à jouer et à flâner après l'école?

Nous étions parfois très bruyants! Ce n'était pas bien grave, les maisons dans mon pays sont très spacieuses et entourées de grands

prés. Les gens travaillent principalement en agriculture. Ils cultivent le tabac, le riz et les légumes. On commence à semer en novembre. Les terres sont vertes jusqu'en juillet. J'aimais beaucoup le temps chaud et humide de mon pays. Je m'y baignais.

Quand je compare le Sri Lanka au Canada, je trouve qu'ils sont différents sur un aspect en particulier: mon pays n'est pas libre et le Canada est libre. Je suis contente d'habiter désormais au Canada où il y a toujours beaucoup de choses qui bouillonnent et se développent, où les gens vont au bout de leurs rêves.



## Asma

---

Moi, c'est Asma. Je suis née dans un village en Kabylie au début des années 90. J'ai passé toute mon enfance dans cette région de l'Algérie, nichée entre la chaîne montagneuse des Babor au sud et du Djurdjura au nord. J'y étais très heureuse.

En 2013, je me suis mariée à Sétif, une ville de l'est du pays, célèbre pour sa fontaine d'Ain El Fouara. Pendant quatre années difficiles, j'étais femme au foyer.

Juillet 2017, j'ai quitté mon beau pays, son soleil, sa chaleur, ses montagnes, son Sahara et ses sables, la mer Méditerranée, les plages, les cités historiques, le climat clément... J'ai quitté ma famille ainsi que mes amies sans oublier mes animaux adorables pour immigrer au Canada, tout près du pôle Nord avec son froid glacial, sa grisaille! J'ai quitté, oui, mais sans aucun regret, car mon rêve s'est réalisé.

La vie, c'est celle qui commence par l'amour et finit par l'amour. Parfois on ne peut pas vivre tel qu'on le souhaite parce que les gens ne pensent pas comme nous. Pourtant la vie est tellement belle! Même quand elle est difficile. Je voudrais simplement vivre, faire des choses que j'aime : voyager, visiter des lieux différents, découvrir des pays et travailler. Travailler pour que je puisse me permettre ce que je désire, car, avouons-le, on ne peut rien faire sans travail et moi, je voudrais profiter de ma vie.

Le plus difficile, c'est le passage du temps. Depuis mon arrivée, j'ai l'impression que le temps s'écoule vite. J'ai laissé mon passé pour me faire un avenir à la hauteur de mes rêves. Il reste que ma vie n'est pas simple. Il m'arrive d'être triste sans pouvoir l'exprimer. Je ne pleure pas, mais ça fait mal, tellement mal! Je ne le dis peut-être pas, mais je le ressens.

Je ne montre rien de ce qui me blesse. Je me demande parfois : pourquoi donc suis-je si triste? Que se passe-t-il, là, à l'intérieur? La vérité, c'est que je ne sais pas d'où vient cette douleur.

**Écrire m'aide à évacuer le désarroi.**

Mais bon... À quoi servent les mots si personne n'entend ma voix? Si personne n'est à l'écoute de mon rêve de changer ma vie et faire de belles choses? Y a-t-il quelqu'un qui écoute?

J'espère.



# Gabriella Mendez Casas

---

On me demande souvent à Montréal pourquoi j'ai quitté le soleil du Mexique et la plage pour ce pays de neige et de froid. Dans mon mauvais français, j'explique que mon pays est beaucoup plus que la plage, la fête, les margaritas et les tacos. Certains m'écoutent attentivement et la fierté d'être Mexicaine grandit en moi, d'autres ne comprennent toujours pas pourquoi quelqu'un quitterait un pays ensoleillé qui n'est pas dévasté par la guerre ou d'autres catastrophes.

Je partage mes souvenirs avec ceux et celles qui voudraient les entendre. Je leur dis, nous, les Mexicains, sommes la plage, la montagne, le désert et la forêt; nous sommes les couleurs et odeurs des promenades dans la rue. Les images sont si fortes que je pourrais presque les toucher. Elles vibrent dans mon cœur.

Nous sommes le sourire, la passion, nous sommes les amis des étrangers, la fraternité. Nous sommes la culture ancestrale et la modernité, même si parfois cette modernité prend trop de place dans ma ville.

Un jour, tout ce que j'aimais de mon pays ne me suffisait plus. Le soleil et la chaleur du Mexique ne brillaient plus dans mes yeux. La vie me semblait du coup grise, sans lumière au bout du tunnel. À l'âge où d'autres cueillaient les fruits de leurs accomplissements, mes accomplissements à moi glissaient lentement

de mes mains.

Gabriella la gagnante se transformait en Gabriella la perdante.

Peur de l'avenir.

Honte de l'échec.

Il est difficile de se résigner, accepter que René, mon mari, avait raison quand il me disait : « Pour nous, il n'y a pas grand-chose ici. Le Mexique n'a rien à nous offrir, même pas l'amour ». Sa situation plus avantageuse à Montréal en est la preuve. Je n'ai plus aucun prétexte pour ne pas rester au pays de mon mari.

**Mon Québécois a un cœur mexicain, sculpté et peint des couleurs vives des vingt-deux années vécues ensemble, à partager mes saveurs, mes passions et mes erreurs mexicaines.**

Nous sommes aujourd'hui un couple de quinquagénaires travaillé par les doutes des trentenaires.

Par la peur.

Par l'échec.



Accepter de n'avoir d'autre choix que d'être ici pèse aussi lourd qu'une pierre dans mon cœur. Ce cœur, noyé dans les ténèbres, saisi de la froideur d'une cage sous le soleil. C'était une punition que je m'étais moi-même imposée. Absurde, n'est-ce pas? Pleurer, pleurer, pleurer dans un coin, là où ni mari ni fils ne pouvaient me voir. Faire le deuil de tout ce qui m'appartenait.

Je me demandais sans arrêt : pourquoi moi? Pourquoi les choses devaient-elles être comme ça? Par malchance? Un jour, j'ai eu la réponse.

C'est mon fils qui m'a fait comprendre que je ne suis pas une exception. Nous sommes seulement une famille parmi des centaines venues dans ce pays, laissant tout, non seulement la maison, mais aussi les fragrances, les goûts, les salutations, les sourires et les larmes.

**Syriens, Haïtiens, Latinos.  
Nous sommes tous égaux face  
à cette expérience : ranger une  
vie entière dans deux petites  
valises.**

Tu avais raison mon petit Bruno quand tu me criais : « Arrête de pleurer maman, nous

ne sommes pas les seuls à avoir quitté notre maison. Nous, au moins, nous pouvons retourner au Mexique parce que nous avons toujours une maison là-bas et beaucoup de gens qui nous aiment. Certains camarades à l'école ne peuvent pas retourner dans leur pays parce qu'on l'a bombardé ou parce qu'on les a évincés, ou encore parce que leurs familles ont été ciblées et menacées. Ils ne pourront jamais retourner. Jamais! Être ici est une bénédiction et non une punition ».

Des larmes ont embrouillé les yeux de mon fils courageux de douze ans. Ça m'a brisé le cœur. Il pleurait avec moi. Son corps tremblait, ébranlé par cette vérité que c'était tout aussi difficile pour lui. Je me suis sentie très égoïste.

Je me suis promis alors de regarder toujours vers le soleil au lieu de fixer les ténèbres. Même si l'obscurité persistait à la maison, elle ne trouverait plus abri en moi. Je me suis promis de profiter des différentes couleurs de Montréal, de faire confiance à mon mari quand il me dit combien ça nous ferait du bien. La neige, la pluie, le rouge, l'orange les feuilles qui tombent incarnent aussi l'amour, la vie, la paix. Ils m'apaisent les jours où me hante le souvenir de ceux qui m'attendent et qui m'aiment à des centaines de kilomètres de Montréal.





**Quand on m'interroge sur mon statut d'immigrante aujourd'hui, je réponds: «je suis une "réfugiée de l'amour". Je vis à Montréal par amour pour mon mari québécois au cœur latino.»**

L'amour d'un enfant qui grandit dans la diversité fait grandir la tolérance dans son âme aussi. Et grâce à l'amour de mes amies et de ma famille qui, jour après jour, me soutiennent de loin avec des appels et des messages pleins d'énergie positive, je me retrouverai.

Les pays parfaits n'existent pas, le seul pays parfait est celui où chaque personne voudrait être. Aujourd'hui, je veux être à Montréal.

«Tu as une maison où tu pourras retourner et des gens qui t'aiment et t'attendent», m'avait rappelé mon fils. «Personne ne t'empêche de repartir le jour où tu le voudras», me répète mon Québécois-Mexicain chaque fois qu'il aperçoit de la mélancolie sur mon visage. Il sèche mes larmes et me dit «Retournons!». Il me console alors qu'il mène son propre combat contre la tristesse de se sentir étranger dans son propre pays après vingt-deux ans

d'absence. Il ne pleure pas, il ne se le permet pas, même s'il lui arrive de s'ennuyer du Mexique et de nos amours qui sont restés là-bas.

Je me sens plus libre que jamais parce qu'aujourd'hui, je veux être à Montréal. J'ai tout vécu: l'amour, la peine, la passion. Je renoue avec la femme rebelle que j'étais, cette rébellion naturelle qui, toute ma vie, m'a poussée vers des expériences différentes. «Pourquoi aimes-tu les choses difficiles?», me demandait ma mère chaque fois que je plongeais dans une nouvelle aventure, tout en m'encourageant toujours à le faire. Maman, ta mémoire me donne aussi de la force. Bisous depuis Montréal jusqu'au paradis Mamá Luz!

Au moment où tout semblait se terminer, où la désaffection m'envahissait, où la lassitude me contaminait, me voici libre d'être où je le veux. Comme toujours, Gabriella, la rebelle se lance dans quelque chose de nouveau qui ne serait pas «convenable» pour son âge, et certainement pas conventionnel!

Je recommence là où la route semblait prendre fin. Comme le phénix qui renaît de ses cendres, je m'envole haut avec mes deux amours.



## Hala Alkhoury

---

Connaissez-vous Safita, mes chers amis montréalais? C'est un très beau village en Syrie situé sur le flanc d'une montagne surplombant la mer. C'est là où je suis née.

Safita est célèbre pour ses oliviers, le parfum balsamique de l'huile d'olive fraîchement pressée et la fragrance des citronniers, fleurs et boutons blancs, veloutés, répandant leur parfum tous les matins.

**Quand j'étais petite, j'aimais beaucoup les figes, surtout celles, sucrées et succulentes, qui goûtaient le miel.**

J'ai quitté mon pays en 2013 à cause de la guerre. Je m'ennuie de ma mère et de ma sœur. Heureusement, je ne suis pas seule au Canada. J'y ai rejoint ma belle-famille qui habite à Montréal depuis déjà trente ans.

Me voici, avec une nouvelle vie. J'apprends le français, je suis des cours de formation en services de garde. Je m'adapte. Tranquillement.

**D'autres amours naissent: l'amour de la nature et de l'été à Montréal.**

## Saousan Bitar

---

Quelle magnifique saison, l'automne canadien!

**Depuis mon arrivée, il y a quatre ans, je me plais à inspirer à fond l'odeur des feuilles des arbres sèches.**

Elles me rassurent comme ce pays où je n'ai plus à m'inquiéter pour ma famille. Elles me réconfortent aussi les jours où l'absence de ma mère et de mes sœurs me serre le cœur plus fort que d'habitude.

L'automne me rappelle des petits gestes, des rituels d'un autre temps, d'un autre lieu. En Syrie, le chant des oiseaux annonçait l'aube. Je me levais aussitôt et je me promenais dans les souks de Damas. Je reconnaissais à l'odeur ce qui couvait dans les fours de la boulangerie et de la pâtisserie, quelle viande le boucher préparait et la récolte du matin à la fruiterie.

**Dans ma tête flottent des souvenirs que je voudrais tant exprimer, mais les mots me manquent.**

# Béatrice Joseph Jean Baptiste

---

Haïti, ma mère, je ne voulais pas te laisser.

J'aimais tellement le pan de ton jupon, ta grande basse-cour où colombrins et gallinacés grappillaient, caquetaient, gloussaient et coqueriquaient.

Je rêve déjà d'y retourner.

Me manquent l'odeur du jasmin et du ylang-ylang flottant à l'angélus de midi.

Il aura fallu ce détour pour comprendre que rien ne saurait remplacer la chaleur de ton sein. Dans ma quête d'aventure, je devais côtoyer le froid glacial du Nord et son ciel maussade.

Y penser seulement ravive la nostalgie de ton panorama tropical baigné l'année durant de ce long éclaircissement.

Au souvenir de cette symphonie aviaire qui me chatouillait les tympans, mes pieds lévitent, je plane dans ce climat tempéré, transcendante.

**Les flocons de neige de l'hiver  
infernale déferlent dans mon  
cœur endolori, je flotte  
comme la brume de tes lèvres  
ensoleillées à la tombée de la  
nuit.**

**Et à cette mère d'accueil, terre  
d'accueil, je dirais de me laisser  
me fondre dans ses langues et  
ses dialectes.**

Maman, je voudrais te dire ceci :

« J'ai rencontré un ami.

C'est le CANA.

Il me tend la main. C'est tellement extraordinaire. Quand nous sommes ensemble, le temps n'existe plus.

Tout s'envole : la peur, l'anxiété, le stress...

Le dialogue s'impose, remède à la nostalgie.

Quel bienfait!

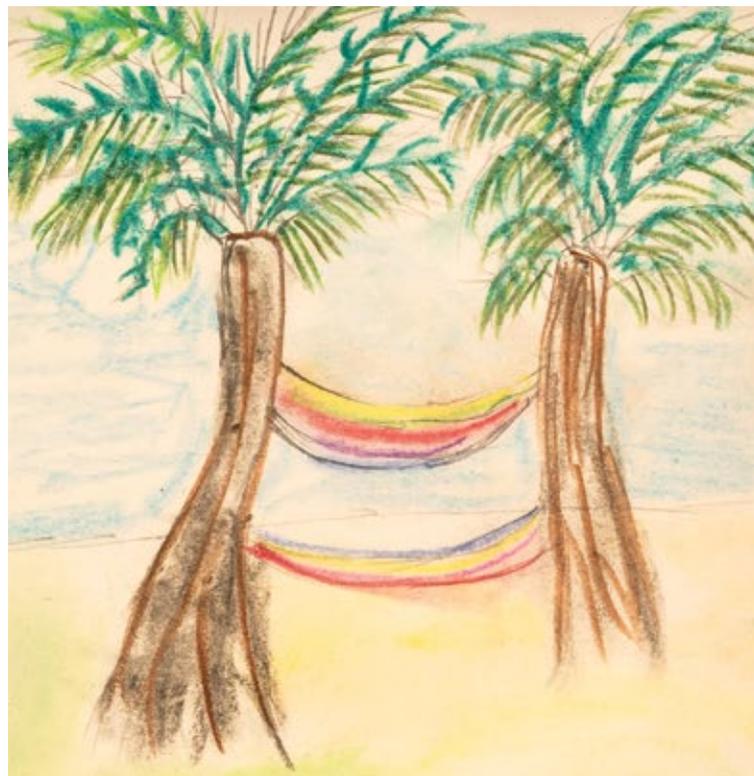
Je suis entre de bonnes mains, Maman.

Pas de souci.

À toi, Haïti que j'ai été contrainte de laisser.

À vous, mes deux enfants que j'ai dû laisser seuls à Port-au-Prince.

À bientôt. »



# Tomie Kawano

---

Le Japon est un pays insulaire.

Tout est petit.

La maison, la voiture, la route, le parc...

La population est dense.

Les enfants ne peuvent pas courir  
dans la maison.

On dirait des oiseaux dont on a coupé  
les ailes.

Les arbres des montagnes sont abattus pour  
exploiter la terre, avoir plus d'espace.

Les enfants vont au parc, mais les aires de jeu  
manquent.

Puisqu'il y a très peu de gazon, ils  
transpirent sur l'asphalte.

Le Canada est grand.

Tout est grand.

Les enfants déploient leurs ailes et courent.

Les chiens chassent la balle.

Tout est vert, vert, vert!

Du gazon dans le parc.

Du gazon dans le jardin.

Des arbres au bord de la route.

Le paysage argenté de l'hiver.

Les enfants foisonnent d'énergie.

Quand la température baisse sous zéro, ils  
sortent armés de leurs salopettes de neige ou  
costumes de ski.

**Lorsque les enfants me voient,  
ils me sourient.**

**Que ce sourire dure  
éternellement.**



# Anne Lyse Lamour

---

On me nomme Anne Lyse Lamour, née en Haïti, dans une ville qui s'appelle Les Cayes, autrefois Salvatierra de la Zabana. L'île où se situe mon pays chéri s'appelle Hispaniola, d'après les Espagnols, mais pour les indigènes taïnos, c'est Quisqueya.

Haïti vient du mot amérindien *Ayiti* (terre montagnaise). Dans ma ville natale, j'étais enseignante. J'y ai enseigné pendant sept ans. En 2012, je suis venue au Canada.

**Ma passion, c'est de contempler la nature. J'aime les arbres, la verdure, le bruit des vagues, l'odeur du jasmin. J'ai un faible pour la canne à sucre, et surtout le chocolat!**



Dans ma bouche, je savoure le goût unique de mon pays. Par exemple, quand on met l'arbre à pain dans la friture, ça donne une belle texture, mais si jamais on le cuit à l'eau bouillante, ça devient tout collant et pâteux. Et que dire de la patate douce au lait? C'est excellent!

Haïti, c'est aussi le calme et la fraîcheur de la campagne. Quand j'y vais, l'envie me prend d'y rester pour toujours, respirer l'air pur en soirée, assise auprès de mes parents à discuter et à nous amuser. J'apprécie les soirées à Montréal aussi, rêvasser en regardant les lumières qui éclairent la ville, comme autant d'étoiles dans le ciel. J'ai pris goût au saumon. C'est particulièrement délicieux avec un bon riz aux champignons.

Haïti, tu es belle comme la lune.

Si tu es triste parfois, c'est à cause de tes enfants.

Ma mère chérie, je ne te donne pas pour un autre pays.

Pour moi, tu es la plus merveilleuse.

Ta chaleur dégage cette odeur suave des fleurs douces et tendres.

Mon pays tropical comme disent les Blancs.

*A la you bel ti peyi.*

# Rana Al Touma, Wafaa Abou Assi, Meray Maalouf, Fayrouz Alhuraira

---

## **Fayrouz**

Damas, tendre mère.

Peu importe la distance, je m'ennuie de toi.

## **Rana**

Damas, ville de ma naissance, celle de mes trois enfants, là où j'ai grandi, là où j'ai étudié, là où m'éveille à tout moment de la journée l'odeur du jasmin quand je suis fatiguée.

## **Wafaa**

Damas tu m'habites. Tu es ma mère, ma maison, mon travail, mes souvenirs...

## **Meray**

Damas, plus belle des villes. Pour mes enfants, je t'ai quittée, mais mon cœur est resté avec toi.

## **Rana**

Damas, ville de longues promenades dans les rues antiques, ville d'églises et de vieux marchés.

## **Fayrouz**

Damas, mariée resplendissante la nuit de ses noces.

Damas chante comme les oiseaux du printemps.

Damas, ton amour coule dans mes veines.

## **Meray**

Ah! Le chant des oiseaux! Il me rejoint depuis la maison de mes parents.

## **Wafaa**

Damas a un charme particulier, celui du temps passé, du temps infini, de merveilleux sites archéologiques et de paysages naturels. Les amateurs de cuisine y dégustent les meilleurs plats, se délectent de légumes et de fruits frais et parfumés.

## **Meray**

Je suis là, sur le flanc du mont Qassioun, la ville entière, ses églises, mosquées et paysages sous mes pieds. Je me promène, guidée par l'odeur du pain qui s'épanche dans les rues des vieux quartiers.

**Je descends dans la ville et je salue le jasmin qui orne les maisons. N'es-tu pas, Damas, la ville du jasmin?**

## **Wafaa**

Il y a deux ans, la guerre m'a chassée. Me voici dans ce magnifique pays, le Canada. Tout est beau, mais il fait si froid!

## **Meray**

Le chant des oiseaux m'a suivie sur la route de l'exil: de mon pays, en passant par le Liban jusqu'à Montréal.

## **Rana**

J'étais là-bas. Je suis ici. Une nouvelle routine s'installe: cours de français, bénévolat à la garderie. Une nouvelle langue dans la bouche que j'apprends à apprivoiser. De nouveaux amours aussi: l'automne effervescent, éphémère.

J'écris alors que les forêts se transforment en une mer de couleurs. Et je leur dis merci, vite, avant qu'elles ne disparaissent, ces belles couleurs.

## **Wafaa**

Peu importe au fond le froid, ce paysage est aussi celui qui a protégé mes enfants.

## **Fayrouz**

Montréal, celle que j'ai épousée.

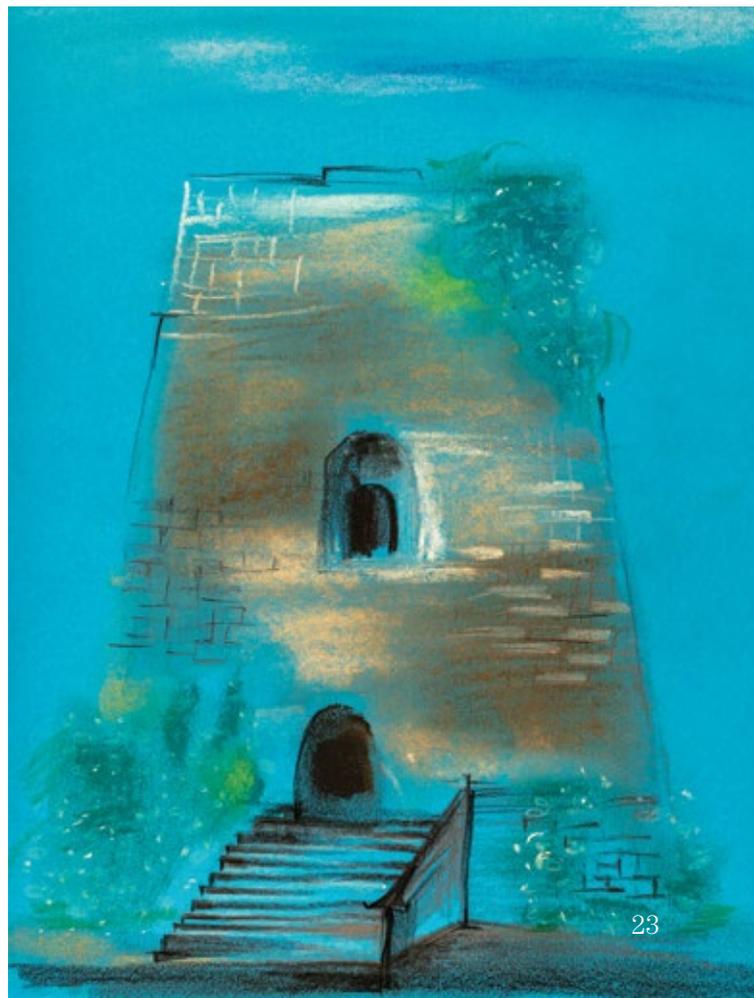
Montréal, je t'ai choisie.

Montréal, enfant tranquille.

Avec toi, je trouve la quiétude.

## **Wafaa**

Dans cinquante ans, peut-être, deviendras-tu ma ville et me sentirai-je de nouveau chez moi?









## Franco Valerio

---

Je n'ai jamais imaginé qu'il viendrait un moment où je me sentirais si perdu, comme si j'avais été pris dans un labyrinthe. Après tant d'années avec mes proches, mes parents, mes frères, ma femme, mes enfants, tant de passion au travail et de bonheur dans notre maison, notre mode de vie est chambardé, d'innombrables choses abandonnées, tout pour immigrer dans un autre pays.

**Me voici soudain confronté au plus grand doute de ma vie.**

**Et maintenant, que faire?**

J'ai choisi le Canada, un pays d'immigrants qui offre de nombreuses possibilités d'études et de travail dans différents domaines. Ma femme et moi sommes tous les deux des professionnels. Or, à notre âge, il n'est pas facile de prendre une décision, d'autant plus que nos enfants sont aussi des professionnels. Comme nous, ils sont obligés de recommencer.

Enfin, vous le voyez bien, tout est un grand doute! Je dois prendre une décision pour notre avenir. Une chose est claire : pour le moment, il est impossible de retourner dans notre pays.



## Sandline Alriche Dor

---

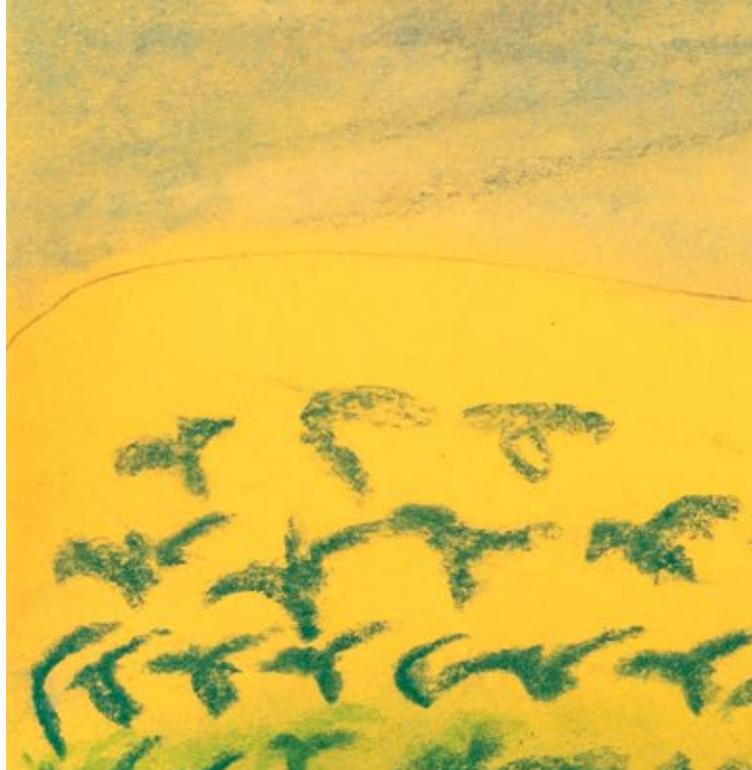
Haïtienne, épouse, mère d'un petit garçon de six mois. Femme déterminée. Femme réfugiée. Mon histoire en est une d'exil, de larmes refoulées.

Harcelée, menacée, mon mari presque assassiné, j'ai dû quitter mon pays et me réfugier aux États-Unis le 21 octobre 2016. Je n'avais pas le choix. Qu'auriez-vous fait si, comme moi, vous portiez un bébé? Comment le protéger?

Le chemin de l'exil est semé d'arrêts, d'attentes, d'incertitudes.

Aux États-Unis, je n'avais personne, ni proche ni ami, qui pouvait m'accueillir, encore moins m'héberger. Et l'élection du Président Trump me laissait dans l'angoisse absolue. Serais-je encore la bienvenue? Je me suis orientée vers le Canada, pays où réside ma petite sœur depuis quatre ans.

Avant d'arriver au Canada, j'ai passé une quinzaine de jours à Buffalo dans une maison de services traitant les dossiers de réfugiés (Vive de la Casa). J'y ai été bien reçue. Je m'y sentais respectée. Combien ces moments d'humanité sont précieux quand tout est si difficile... Le 15 novembre, j'ai traversé la frontière. Après une soirée à Toronto, je suis arrivée enfin chez ma sœur le 16 novembre.



Je ne peux vous dire mon émotion, mon soulagement. Je m'éloignais enfin des menaces et du danger.

La semaine suivante, l'espoir renaissait en moi. Grâce à l'aide financière du gouvernement du Québec et au soutien de mon beau-frère, j'ai contacté mon avocat concernant mon statut et pour préparer les dossiers. J'ai été convoquée à un entretien avec le juge le 13 janvier 2017 vers dix heures, accompagnée de mon avocat et d'une interprète. Quatre heures durant, le juge m'a interrogée sur ma situation.



Le 9 février 2017, le verdict est tombé :

**ma demande d'asile avait été refusée, car le juge ne m'avait pas trouvée suffisamment convaincante. Parmi les raisons citées, ces mots dévastateurs : « manque d'émotion ».**

Depuis ce jour terrible, je me pose toutes les questions. Fallait-il pleurer pour convaincre le juge? Fallait-il sangloter pour qu'il me croie? Moi qui, enceinte, m'efforçais de rester calme, de ne pas trop me stresser pour ne pas compromettre le développement de mon enfant.

Comment éviter à mon fils l'angoisse qui me taraude, la peur de me faire renvoyer dans mon pays? Vivre avec tant d'inquiétude a eu des répercussions terribles. Les éducatrices à la garderie n'arrivent pas à l'apaiser. Comment leur expliquer ce qui le fait pleurer?



## Nathalie Rafei

---

Lettre à moi-même et à un ami

Ma chère amie,

Voilà un an depuis ton immigration. Oui, un an déjà! Les jours passent vite l'un après l'autre sans nous en demander la permission.

Je t'écris parce que ton sourire me manque, tes blagues, ton sens de l'humour, ta spontanéité, ton enthousiasme et surtout ta confiance.

Qu'est-ce qui t'arrive?

Je vois la tristesse dans tes yeux. Ce regard égaré. Ton âme fatiguée qui perd peu à peu ce feu qui l'animait.

Est-ce que c'est à cause de ce pays grand, froid, de tous ces visages que tu ne reconnais pas?

Est-ce la faute de cette maison qui n'abrite encore aucun souvenir? Les photos que tu as accrochées sur le mur du salon, t'aident-elles à remplir le vide?

En veux-tu à cette langue étrangère qui sonne bizarre dans ta bouche, aux *jokes* que tu ne comprends pas, aux débats politiques qui ne te parlent pas?

**Mon amie, écoute, tu me manques et je voudrais que tu reviennes, que tu reviennes à toi-même. Taille-toi un chemin vers toi-même entre le passé et le présent.**



À toi mon ami montréalais,

Je t'écris cette lettre pour marquer ensemble ma première année à Montréal. Ça fait un an, oui! N'est-ce pas que les jours passent vite? Le temps s'écoule sans avertissement.

Je t'écris pour te dire merci. Tu m'as poussée à retrouver cette part de moi-même que je croyais à jamais perdue, mon sourire, mes sensations, le plaisir de découvrir ton pays...

Je vois désormais cette ville à travers tes yeux : les histoires d'amour nées sur un balcon, ta tante que tous les enfants de la ruelle connaissent, la poutine et l'immense orange qui surplombe l'autoroute Décarie...

Il m'arrive de te bombarder de questions. Je te demande plein de choses. J'ai peur parfois

de te paraître banale, naïve. Je le fais quand même, car tu m'offres toujours des réponses.

J'aime coucher chez toi, parce que chez toi j'arrive enfin à bien dormir. Je retrouve ma passion, ma beauté, je renoue avec mon présent à travers mon passé.

**Avec toi, je suis écoutée,  
je redeviens une personne,  
humaine, dans un monde qui  
m'a trop souvent condamnée à  
une seule existence, celle d'un  
dossier sans visage parmi un tas  
de paperasse et de formulaires à  
remplir.**

Merci mon ami.

# Marysol Guillen

---

C'est une journée ordinaire à Montréal. La météo annonce de la pluie avec des vents forts. Je me lève, prends une douche, m'habille et puis c'est l'heure du petit-déjeuner.

Tout à coup, le téléphone sonne. Je réponds. Oh... surprise! C'est Bruno! Un ami que j'ai rencontré à l'université. Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs années. Il m'annonce qu'il sera à Montréal pour quelques jours et qu'il aimerait nous voir, Franco, mon mari, et moi. Nous bavardons un peu. Avant de raccrocher, nous fixons un rendez-vous pour nos retrouvailles.

Les jours s'écoulent, la visite de Bruno approche. Une question m'obsède : que pourrais-je préparer pour mon ami?

Bruno aime le chocolat chaud de ma mère. Voilà! C'est ça! Le chocolat chaud aromatisé à la cannelle, aux clous de girofle et au poivre de cayenne, agrémenté bien sûr de cet ingrédient magique qui lui donne sa texture unique : la farine de maïs. Je vais m'y mettre! Je préparerai le chocolat comme le faisait ma mère.

Les semaines passent. Le jour attendu arrive enfin. J'entends la sonnette. J'ouvre la porte,

fébrile. Hé! C'est toi! Ça fait longtemps mon ami! Comme on est heureux de ta visite! Entre, entre! Il fait froid!

Assis confortablement dans le salon, nous parlons et nous nous remémorons tous les beaux souvenirs, les moments et expériences partagés.

**Je mets à table différentes sortes d'amuse-gueules sucrés et salés. Ensuite, alors que Bruno s'y attend le moins, je lui sers le chocolat chaud. Il me regarde, ravi, et me demande :**

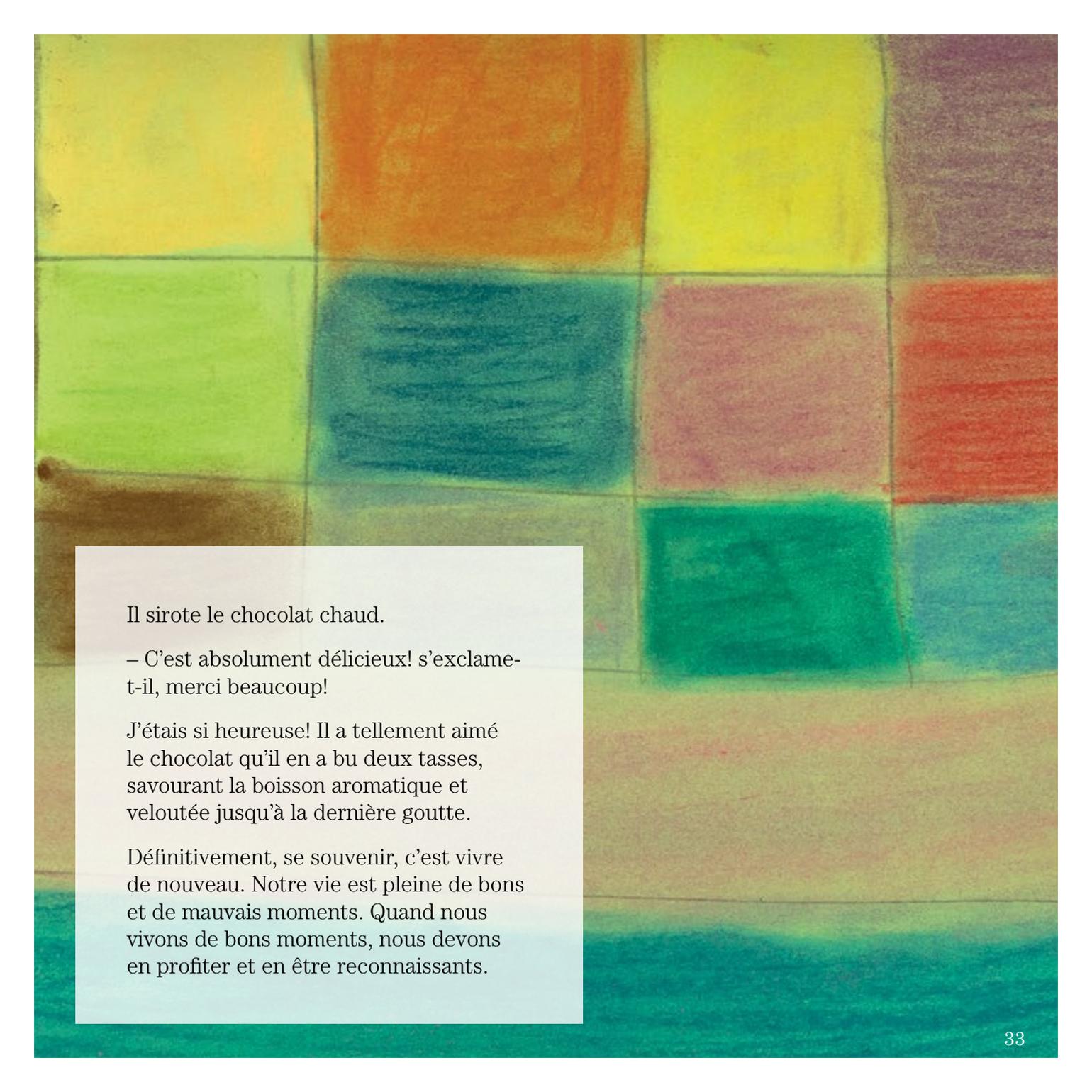
**– Est-ce que c'est le chocolat de ta mère?**

– Je ne sais pas... C'est à toi de me le dire!

La tasse aux lèvres, il inspire les effluves et lâche un mmm! long et profond.

– Ça sent bon... Combien de souvenirs, de bons souvenirs..., soupire-t-il.

– Goûte-le! lui dis-je, impatiente.



Il sirote le chocolat chaud.

– C'est absolument délicieux! s'exclame-t-il, merci beaucoup!

J'étais si heureuse! Il a tellement aimé le chocolat qu'il en a bu deux tasses, savourant la boisson aromatique et veloutée jusqu'à la dernière goutte.

Définitivement, se souvenir, c'est vivre de nouveau. Notre vie est pleine de bons et de mauvais moments. Quand nous vivons de bons moments, nous devons en profiter et en être reconnaissants.

# Angélica Benauides Cantú

Mon histoire montréalaise commence en 2006. Je suis arrivée avec mes jumeaux de quinze ans, Azir et Aziz. Mes deux filles venues un an plus tôt étudier dans le cadre d'un programme

d'échange universitaire nous attendaient fiévreusement. J'avais hâte moi aussi. Elles m'avaient tant raconté sur ce pays, où l'on parlait le français et l'anglais et où l'on se sentait en sécurité.

Comme le temps passe vite! Les voilà mes jeunes, adultes formidables: deux femmes de trente ans et deux hommes de vingt-six ans, instruits, un avenir éblouissant devant eux, architectes et ingénieurs participant au développement de cette société. Aujourd'hui, trois sont mariés, alors que le dernier des célibataires vit avec moi.

**Je ne suis jamais solitaire,  
j'ai mes quatre chats qui me  
sont aussi précieux que mes  
enfants. En Amérique du Nord,  
les animaux domestiques font  
partie de la famille.**

J'entame une nouvelle étape dans ma vie. Je fréquente l'école pour mieux m'intégrer au Québec, car mes enfants ne veulent pas retourner au Mexique. Ma famille a fait son nid ici. Nous aimons l'automne et même l'hiver! Nous accueillons avec joie toutes les opportunités que le Canada nous offre. Et je remercie tous les jours ce grand cercle de solidarité qui nous entoure et nous soutient.



# Najah Swidan

Je m'appelle Najah Swidan. Le Golan m'a vue naître et arrachée à son étreinte en 1967 par l'occupation israélienne. Le Golan est tapissé de mes souvenirs d'enfance et de l'odeur des oliviers.

Exilée, je me suis réfugiée comme tant d'autres à Damas. Et comme tant d'autres, je me suis battue pour retrouver le bonheur dans des conditions très difficiles. Contre vents et marées, j'ai poursuivi mes études, mes rêves, fondé une famille, élevé mes deux enfants.

En 1986, la famille s'est installée aux Émirats arabes unis. Vingt ans durant, j'y ai enseigné l'anglais sans m'y sentir tout à fait chez moi. Après le décès de mon mari, je suis retournée en Syrie, là où je pouvais me ressourcer après des années de dur labeur. Sitôt rentrée, sitôt ma vie bouleversée de nouveau par la guerre. Une fois de plus, je devais me séparer du pays de mon enfance.

L'exil n'est jamais une trajectoire directe. Du Golan, à Damas, de Damas, aux Émirats, des Émirats de retour à la Syrie, de la Syrie vers l'Égypte, de l'Égypte jusqu'au Canada... La guerre nous impose une série de ruptures arbitraires, des allers-retours arrache-cœur, des arrivées qui ne sont que des départs en attente.

C'est en 2014 que j'ai atterri au Canada. Je suis

désormais une réfugiée comme des milliers de Syriens. Et comme des milliers de Syriens, j'ai été émue par la générosité de ce pays nordique qui m'a accueillie les bras ouverts. J'aime sa nature, son système et l'accueil chaleureux des gens.

Ma terre natale me manque toujours.

**Oublier l'odeur du jasmin, le chant des oiseaux et les voix des vendeurs derrière leur chariot? Impossible! Comment soulager ce mal du pays sinon en lui souhaitant de loin, mais du fond du cœur la paix et la sécurité?**



## Dany Hilaire

---

Mon pays a une grande histoire. Jadis sous l'emprise des colons français, c'est au prix d'une lutte sans merci qu'Haïti a conquis son indépendance. Grâce à son père fondateur Jean-Jacques Dessalines, Haïti est le premier pays nègre indépendant.

Haïti fait partie des grandes Antilles, dans les Caraïbes. Haïtiens et Dominicains partagent la même île. Les couleurs du bicolore sont le bleu et le rouge. Nous avons deux langues officielles : le créole et le français.

Le vaudou est au cœur de la culture, comme les festivités carnavalesques et les fêtes champêtres.

Il fut un temps où Haïti était la perle des Antilles. Des touristes venaient des quatre

coins du monde pour visiter le palais Sans Souci, le palais aux 365 portes, du côté de Milot ou de Cap-Haïtien et la citadelle La Ferrière.

Aujourd'hui, toute cette beauté s'est volatilisée. À cause des gestes de malfamés, la violence règne partout. Les dirigeants corrompus enrichissent leurs poches et font de belles promesses au peuple. La jeunesse, l'avenir du pays, n'existe plus. Plus du tiers a laissé le pays pour se faire une vie ailleurs. Parmi les jeunes qui restent, la plupart se débattent avec une existence difficile. D'autres finissent par se livrer à des actes illégaux. La vie est de plus en plus inabordable. Le chômage est endémique, ainsi que les grossesses précoces. Les filles sont contraintes



à tout risquer pour un plat de nourriture.

Maltraitée, brutalisée, ciblée par des menaces de mort, j'ai dû laisser mon pays et mon mari qui vit désormais dans la clandestinité.

Malheureusement, dans mon cher pays, on n'a pas le droit d'avoir des opinions. La liberté d'expression n'existe pas. C'est ce qui m'a amenée ici. J'ai soutenu un parti politique lors des élections présidentielles parce que j'ai cru qu'il pourrait changer nos conditions de vie. Non seulement m'étais-je trompée, pire encore, ça m'a presque coûté la vie. J'étais enceinte. Moi qui n'ai jamais voulu rester un jour sans mon mari, je l'ai laissé sans savoir quand il pourra voir notre fille. Il s'est sacrifié pour nous.

**Notre rêve, c'est de voir grandir notre enfant.**

Entretiens, ce qui rend mon mari fier et heureux c'est le sourire de notre fille quand elle mange et prend son bain. Je rêve du jour où je pourrai le retrouver et où il pourra tenir notre fille dans ses bras. C'est mon plus grand souhait.



# Raghida Romiya

---

Bonjour! C'est moi, Raghida. De quel pays? La Syrie! J'ai quatre filles, un garçon et pas moins de dix petits-enfants! Mon histoire canadienne commence en 2016. Nouvellement arrivée, j'ai habité chez ma fille, Yara, puis nous sommes installés, mon mari, ma fille Meshlinne et moi, dans notre propre appartement. Combien chanceuse suis-je d'avoir toute ma famille tout près de moi! Et que nous soyons parmi des gens qui ont toujours accueilli des immigrants!

Mais bon... Confession: je n'aime pas la glace qui s'accumule sur la neige en hiver et les chutes qui s'en suivent! À part cela, c'est total: j'aime chaque aspect, chaque facette, même les défauts de ce pays. Vraiment! Les enfants sont très actifs au parc comme à la piscine.

Je partage une anecdote :

**lors de mon arrivée, les agents d'immigration devaient prendre mes empreintes, mais peu importe ce qu'ils essayaient, mes doigts refusaient de laisser la moindre trace sur leur machine! Est-ce parce que je m'étais tellement déplacée dans ma vie?**

Aurais-je laissé les lignes de mes mains dans ces lieux que je devais quitter, à un point tel que mes doigts étaient rendus aussi lisses que du papier? Les nomades ont-ils des empreintes?

Il y eut un temps où j'étais plus calme, un temps en Syrie, où nous voyagions saison après saison à la mer, mes parents et ma famille. Puis tout s'est écroulé, cette maudite guerre nous a ravi la quiétude, le bonheur. Je me désole pour mes enfants qui adoraient jouer dans l'eau, regarder la mer... C'était une période difficile. En revanche, je m'efforçais de m'appropriier chaque lieu, de faire de chaque ville, ma ville, de chaque maison, un chez-moi.

Je m'y efforce encore.



## Le chemin vers l'intégration

Installée à Montréal depuis aujourd'hui vingt-huit ans, je peux maintenant affirmer avec assurance que je suis une femme québécoise, d'origine syrienne.

À mes yeux, un pays auquel on s'identifie est essentiellement une mémoire que l'on construit avec le temps. Dans mon cas, mon corps, mon âme et tous mes sens ont participé à la construction de cette mémoire qui fait en sorte qu'aujourd'hui, je me sens à la fois québécoise et syrienne, et ce, en toute harmonie; j'ai trente-et-un ans de mémoire syrienne, et vingt-huit ans de mémoire québécoise.

Je garde de doux souvenirs des années vécues en Syrie : la première langue que j'ai apprise, les premières odeurs que j'ai tant aimées (les fleurs de jasmin!), les premières amies avec lesquelles j'ai partagé rires et larmes, la première école où je suis allée, et la deuxième, et la troisième... Mon premier diplôme aussi, duquel a suivi mon premier emploi, mes premiers sentiments d'indépendance et d'autonomie. Bref, dans ma belle Syrie j'ai bâti une mémoire solide de souvenirs, d'images, d'odeurs et de goûts, créant un sentiment d'appartenance indéniable à mon pays d'origine.

Par contre, à l'âge de trente-et-un ans, j'ai quitté mon pays natal, laissant derrière moi ma famille, mes amies, mon enfance, ma jeunesse et tout ce que j'avais acquis en trois décennies de vie. Et me voilà aujourd'hui, vingt-huit ans plus tard, au Québec, ayant construit une mémoire tout aussi riche : la deuxième langue que j'ai apprise, mon deuxième diplôme, mon deuxième emploi, mes nouveaux amis... J'ai découvert de nouveaux goûts, de nouvelles odeurs, de nouvelles sensations (le froid... bien sûr!), et j'y ai aussi bâti une nouvelle famille, puisque c'est au Québec que j'ai eu mes deux chers enfants et que j'ai pu les voir grandir.

Évidemment, j'ai passé à travers toutes les étapes que chaque immigrant connaît, commençant par la joie et le soulagement en arrivant dans un pays sécuritaire, où l'on sait que les droits fondamentaux sont respectés, et où, en plus, on a la chance d'être témoin de la beauté époustouflante de la nature. Puis, en réalisant qu'on est dans ce pays pour y construire une nouvelle vie, l'euphorie initiale est remplacée par la nostalgie que vivent tous les immigrants qui font le deuil de leur pays d'origine. Il est facile de plonger tête première dans le deuil et dans la tristesse, de se sentir

seul et isolé et de vivre en marge de la société des années durant. À ceux qui vivent cette période et la sentent infinie, je dis qu'il ne faut pas sous-estimer le pouvoir de l'intégration à notre nouvelle société, qui nous permet sans aucun doute de briser cet isolement qui peut sembler accablant.

Je suis fière de dire, vingt-huit ans après mon arrivée au Québec, que j'ai le profond sentiment d'avoir réussi mon intégration.

**Il va sans dire qu'il n'existe pas de recette magique ou de portrait idéal de «l'immigrant intégré» puisque chacun vit son immigration à son rythme et à sa façon.**

Je peux toutefois dire que, pour ma part, un élément clé dans la réussite de mon intégration a été de brûler mon bateau de retour : j'ai refusé de vivre en ayant un pied ici et un pied en Syrie et j'ai accepté mon choix de faire du Québec ma nouvelle maison. Bien qu'il soit plus facile de le dire que de le faire, je suis restée positive, en essayant toujours de voir la moitié pleine du verre.

Il ne fait aucun doute que mon implication dans la vie de mon quartier m'a permis de développer un sentiment d'appartenance au Québec, me permettant d'être une actrice de changement dans ma société et de me faire une place qui me convient, place qui n'est jamais donnée sur un plateau d'argent et qu'il faut mériter.

En lisant les textes écrits par les femmes, j'ai constaté que plusieurs d'entre elles vivent toujours dans le stade du deuil de leur pays d'origine. Je comprends sincèrement ce sentiment, qui est tout à fait normal pour un nouvel arrivant. Je souhaite à toutes et à tous de traverser cette étape, en prenant le temps nécessaire pour développer un sentiment d'appartenance à leur nouvelle terre et de s'intégrer doucement dans cette nouvelle société, qui est certes différente de nos pays d'origine, mais qui a tant à nous offrir et dont nous avons tant à apprendre. Le partage des richesses culturelles est l'un des plus beaux cadeaux que l'on peut recevoir, et donner.

**Maysoun Faouri**  
Directrice générale  
Concertation-Femme



## Se reconnaître dans l'histoire de chaque immigrant

Fondé et implanté dans la société montréalaise depuis près d'une quarantaine d'années, le Carrefour d'aide aux nouveaux arrivants (CANA) a soutenu des générations de nouveaux immigré(e)s de différents statuts.

Issue personnellement de l'immigration, arrivée du Liban au Québec en octobre 2010, j'ai senti la nostalgie en parcourant les textes des participant(e)s du CANA et de Concertation-Femme. Je me suis reconnue dans chaque histoire.

En lisant les beaux mots d'Asma, je me suis rappelée de mon chagrin fin 2010 et comment j'idéalisais mon pays d'origine quitté par choix, par espoir d'avoir une meilleure vie pour mes futurs enfants et moi-même. Je me suis reconnue dans l'espoir de Hala, le sentiment de paix chez Rouza, le souci du pays d'origine de Najah et la reconnaissance et la gratitude envers mon pays d'accueil le Canada à travers Wafaa, Tomie et Raghida.

Mais la grande différence dans mon cheminement vers l'intégration s'est

révélée à travers le récit de Béatrice. Faut de connaissances, j'ai pris ma voie vers l'intégration au Québec toute seule, ce qui a rendu mon processus plus long et ardu. Mais Béatrice confie à sa mère Haïti ses sentiments en s'adaptant à un nouveau pays et lui parle de son bon ami, le CANA, et lui explique comment ce dernier la supporte dans son trajet, l'accueille et brise son isolement.

**Nous sommes différentes en tant qu'êtres humains, mais en tant qu'immigrantes, notre trajectoire a toujours des aspects qui se ressemblent.**

Personnellement, si j'avais eu le privilège de connaître le CANA à mon arrivée en 2010, j'aurais éprouvé moins d'angoisse et de stress.

**Hamsa Assi**

Directrice générale

Carrefour d'aide aux nouveaux arrivants

# Japan Set



Ivaku  
wa



Queen  
Bercy



# **Récits du cœur**

## **Carnets de migration à Montréal**

Ce projet a été réalisé par la bibliothèque d'Ahuntsic, Concertation-Femme et le Carrefour d'aide aux nouveaux arrivants (CANA).

### **Coordination et photographies**

Sylvie Payette, bibliothèque d'Ahuntsic

### **Animation des ateliers et direction éditoriale**

Yara El-Ghadban

### **Collaboratrices**

Maysoun Faouri, Concertation-Femme

Nathalie Rafei, Carrefour d'aide aux nouveaux arrivants

Lucie Bernier, bibliothèque d'Ahuntsic

Michèle Blais, arrondissement d'Ahuntsic-Cartierville

### **Auteur(e)s participant(e)s**

Wafaa Abou Assi, Fayrouz Alhuraira, Hala Alkhoury, Rouza Almasri, Rana Al Touma, Angélica Benauides Cantù, Saousan Bitar, Tomie Kawano, Meray Maalouf, Raghida Romiya, Najah Swidan et Gnaneswary Suppiah, des ateliers et des cours de francisation, Concertation-Femme.

Sandline Alriche Dor, Asma, Dany Hilaire, Béatrice Joseph Jean Baptiste, Anne Lyse Lamour, Gabriella Mendez Casas et Franco Valerio, des ateliers et des cours de francisation, Carrefour d'aide aux nouveaux arrivants.

### **Illustratrices**

Rachidatou Hima Amadou, Victoria Andreev, Queen-Berry Irakuza, Jessy Mbuyamba Ntumba, Élise Nyemba Ntumba et Dieulinda Polynice, étudiantes de niveau secondaire aux écoles Évangeline et La Dauversière de la Commission scolaire de Montréal, Ahuntsic-Cartierville.

### **Conception graphique et mise en page**

Sophie Thériault, arrondissement d'Ahuntsic-Cartierville

Cette initiative a bénéficié du soutien financier du ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion et de la Ville de Montréal dans le cadre de l'entente Ville/MIDI et du projet «agent de liaison».

Il a aussi reçu le soutien financier du ministère de la Culture et des Communications dans le cadre du programme «Soutien à la francisation».

### **Dépôt légal**

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2018

Tous droits réservés

## À propos

Yara El-Ghadban est romancière québécoise d'origine palestinienne. Auteure de deux romans aux éditions Mémoire d'encrier, *L'ombre de l'olivier* (2011) et *Le parfum de Nour* (2015), et co-directrice de l'essai *Le Québec, la Charte, l'Autre. Et après?* (2014), Yara El-Ghadban est lauréate du Prix Victor-Martyn-Lynch-Staunton du Conseil des arts du Canada 2017. Après un long parcours de migration, Dubaï, Buenos Aires, Beyrouth, Sanaa, Londres, elle arrive à Montréal à l'âge de treize ans avec sa famille en 1989. Anthropologue et ethnomusicologue, Yara El-Ghadban s'engage dans les luttes antiracistes grâce au pouvoir des mots. Depuis 2017, elle est la présidente de l'Espace de la diversité, un organisme qui met en dialogue les communautés de diverses cultures par le biais de la littérature.

**Concertation-Femme** est un lieu d'accueil, de rencontres, d'échanges et de partage où toutes les femmes peuvent se réunir, discuter et créer des liens de solidarité. Dans une ambiance serviable et chaleureuse, une équipe à l'écoute tente de trouver l'aide appropriée selon les besoins.

L'organisme a comme objectif d'aider les femmes à se prendre en main dans les aspects affectifs, sociaux, économiques et politiques, de contrer toutes sortes de violence – physique, psychologique, sexuelle et économique –, exercée envers les femmes ainsi que de soutenir les nouvelles arrivantes dans leur intégration à la société d'accueil. De ce fait, Concertation-Femme travaille à l'amélioration de la qualité de vie des femmes en leur offrant un contexte et un climat favorables à la recherche de solutions.

Services offerts : accueil et référence, écoute, information juridique, activités de promotion de la santé des femmes, intégration de la femme immigrante, activités d'éducation, halte-garderie, dîners communautaires, sorties culturelles.

1405, boulevard Henri-Bourassa Ouest, Montréal, Québec H3M 3B2 • 514 336-3733  
info@concertationfemme.ca • www.concertationfemme.ca

**Le Carrefour d'aide aux nouveaux arrivants (CANA)** est un organisme communautaire dont la mission est de favoriser la participation économique et sociale des personnes immigrantes à la société québécoise en les appuyant et en les accompagnant dans leur parcours d'intégration. Depuis 1979, le CANA tisse des liens avec les divers réseaux communautaires et publics afin de servir les résidents permanents, les réfugiés acceptés, les personnes en attente de la résidence permanente et les demandeurs d'asile.

Le CANA offre un service d'accueil, d'orientation et d'information sur les différents aspects de la vie au Québec, et est au cœur de l'intégration des nouveaux arrivants en visant l'appropriation de la langue commune, des actions populaires et communautaires et des pratiques démocratiques. Le CANA crée des lieux de rencontres et d'actions communautaires interculturelles et valorise la participation citoyenne par l'implication des gens dans le choix, l'organisation et la réalisation des activités de l'organisme, en promouvant l'apport positif de l'immigration pour la richesse humaine et culturelle. De même, le CANA défend publiquement les droits reconnus aux personnes immigrantes et réfugiées et lutte contre le racisme et l'exclusion en créant des liens avec des organismes locaux et nationaux.

10780, rue Laverdure, Montréal, Québec H3L 2L9 • 514 382-0735  
infocana@cana-montreal.org • www.cana-montreal.com





[ville.montreal.qc.ca/ahuntsic-cartierville](http://ville.montreal.qc.ca/ahuntsic-cartierville)